

centrées sur les œuvres de Zola ou Sand, cet ouvrage issu du fécond dialogue entre juristes et littéraires expose pour la première fois sans doute si clairement les circulations réciproques entre « la narrativité du code civil et la juridicité du roman »...

« La pandémie qui balaie actuellement l'Europe est sans précédent. Nous avons connu des épidémies plus mortelles, mais elles étaient plus circonscrites ; nous avons connu des épidémies plus étendues, mais elles étaient moins mortelles. [...] Le plus stupéfiant dans cette pandémie, c'est le mystère total qui l'entoure. Nul ne semble savoir ce qu'est la maladie, d'où elle vient, ni comment y mettre fin. Les esprits anxieux se préoccupent de la survenue d'une nouvelle vague. » Ces lignes datent d'avant-hier, du 30 mai 1919 pour être précis, elles ont paru dans la revue *Science* de New-York et sont signées de l'épidémiologiste américain Georges A. Soper (1870-1948). Le mal évoqué est bien entendu la grippe espagnole. Faire reparaitre de telles pages dans le contexte actuel n'est pas banal opportunisme, mais relève plutôt d'une audace qu'ont délaissée bien des éditeurs : celle de jouer leur rôle d'inquisiteur, en prouvant l'inertie de nos sociétés prétendument progressistes. Quand on lit les constats établis et plus encore les conseils prodigués par celui qui avait été surnommé le « combattant d'épidémie », on ne peut que demeurer abasourdi devant le manque de bon sens de celles et ceux qui peinent à veiller à leur observance et à les appliquer. Faire admettre qu'il est salutaire de se laver les mains souvent, ou ne fût-ce qu'avant de toucher des aliments ou des parties du corps, relève de la croisade. Rien n'a changé depuis la tragédie de Semmelweis qu'évoquait Louis-Ferdinand Céline dans sa thèse... Soper incarne encore mieux cette lutte acharnée dans le petit récit de l'affaire Marie Mallon, cette cuisinière « porteuse asymptomatique » qui en 1909 contamina de la fièvre typhoïde bien du monde dans les maisons où elle était employée, et qui, lorsqu'on lui mit enfin la main dessus, au terme d'une authentique enquête policière, refusa de se soumettre à des examens sous prétexte qu'elle était convaincue d'être saine, se rebella, parvint à échapper aux médecins en leur opposant son avocat. La mortelle randonnée de cette femme fatale ne s'arrêtera que bien plus tard, après une deuxième interpellation. Son attitude ne lui aura valu que de subir les rigueurs de l'isolement complet pendant plus de vingt ans et de se voir rebaptisée pour la postérité du surnom infâmant de Marie Typhoïde.

Henry Scott-Stokes, *Mort et vie de Mishima*, traduit de l'anglais par Léo Dilé, Picquier poche, 415 p.

Ann Blair, *Tant de choses à savoir. Comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, préface de Roger Chartier, Seuil, «L'univers historique», 490 p.

Michel Guénaire, *Pierre Gide. Une vie d'avocat*, Perrin, 350 p.

Marion Mas et François Kerlouégan (dir.), *Le Code en toutes lettres. Écritures et réécritures du Code civil au XIXe siècle*, Classiques Garnier, 310 p.

George A. Soper, *Leçons d'une pandémie* (50 p.) et *Marie Typhoïde* (62 p.), traduits par Danielle Orhan, Allia.